

**« En guerre contre notre terre ? » (Es 55.1-11; Mc 1.1-11)  
Pasteur Philippe PLOUVIET - Thionville, 2009.01.11**

La voix de Jean-Baptiste, crie dans le désert... Notre terre, nos peuples, notre vie sont comme des déserts... Quel est notre rapport à la terre ? Interroge Michel SERRES, philosophe de 78 ans, interviewé par Réforme<sup>1</sup>. Cet homme qui a connu la guerre interpelle dans son dernier livre « La guerre mondiale » ceux de nos générations qui ne l'ont pas connue, en Occident. Et notamment aux Etats-Unis où il vit souvent. Enfant, il a connu la guerre d'Espagne, adolescent celle de 1939-1945, avec le grand déluge des réfugiés de 40, la famine, les bombardements, les déportations, la libération. Et en âge de porter l'uniforme, il fut mobilisé pour la guerre d'Algérie... Il parle de grande coupure entre ceux qui, comme lui ont été familier de la guerre, et ceux qui comme ses enfants, ses étudiants et la plupart de leurs professeurs ont vécu une période de paix unique en Europe depuis la guerre de Troie. Avec aussi l'arrivée au pouvoir d'hommes d'Etat qui n'ont pas connu la guerre et qui parfois, il pense en particulier à George BUSH, font la guerre. Or, ajoute-t-il, la guerre nourrit la mémoire, tandis que la paix, c'est l'oubli. Marcher librement dans la rue, partir en vacances... personne n'y pense... on est en paix.

Ces derniers jours, une toute petite région fait parler d'elle, encore et encore. Je ne vais pas aborder ici ce que les médias font sans cesse, jour après jour, nous tenant informés des progrès et régressions dans la situation. Mais Michel SERRES nous alerte de façon inattendue quant au rapport avec ce qu'on appelle une nouvelle forme de guerre, le terrorisme. Pour lui, les médias s'emparent de ces faits marquants et bouleversants, il est vrai, mais bien moins meurtriers que le sont les Français ! En effet, en prenant notre voiture, nous sommes des meurtriers et des victimes potentiels en un week-end, sur nos routes meurent bien plus de personnes que par les attentats qualifiés d'islamiques en un an. En fait, nous sommes en guerre, contre la vie, contre nous-mêmes. Lorsqu'on a creusé les tranchées des deux TGV Paris-Bruxelles et Paris-Strasbourg, on a découvert 5 tonnes de bombes non explosées au km ! La Première Guerre Mondiale avait laissé un champ de mines. Voilà ce que Michel SERRES appelle le jeu à trois. Les Français et les Allemands tapaient sur la terre. Ce qu'il appelle la Guerre mondiale, c'est la guerre que nous livrons au monde. Pour lui, les pressions des syndicats de pêcheurs pour s'opposer aux restrictions décidées par l'Europe sur les responsables politiques, et les compromis qu'ils tentent d'arracher menacent directement l'équilibre des espèces aquatiques, il n'y aura bientôt plus de poissons. Voilà la guerre mondiale. Sans être alarmiste ni pessimiste selon ce qu'il appelle le syndrome de *Philippulus*, le prophète dans l'Etoile Mystérieuse, album de TINTIN, Michel SERRES insiste sur ce qui est utile : se demander ce que l'on fait pour améliorer les choses. Il faut réellement repenser notre rapport au monde : à part l'OMS, fait-il remarquer, il n'existe pas d'institution mondiale représentant les éléments de notre Terre qui sont en train de disparaître. Au lieu de défendre la nation à la mer, comme depuis 60 ans, il est temps de défendre la mer. « L'adversaire dans les guerres que nous menons n'est autre que le vaisseau sur lequel nous sommes embarqués : la Terre ». Cette terre dont un proverbe indien dit que nous ne la transmettons pas à nos enfants, mais nous la leur empruntons... Comme il serait bien plus sage de traduire dans nos comportements le souci de quelle terre leur laissons-nous ? Alors, quel développement durable ? Tout le monde pense au dur : l'industrie, l'économie, etc. Mais le dur n'existe pas. Seul le doux dure. Depuis des siècles, qu'est-ce qui reste ? La culture. Et l'Evangile... qui n'est pas vraiment très dur. Pour lui le protestantisme a une leçon supplémentaire : il a avant tout pris de manière aiguë ce qui est arrivé avec l'invention de l'imprimerie. La diffusion de la Bible, avoir une Bible à la maison (et la lire...), est une leçon pour aujourd'hui : avons-nous suffisamment pris conscience des bouleversements provoqués par l'informatique et le langage numérique ? Face aux changements de notre société, passée d'une société agraire, de 75 % d'agriculteurs jusqu'au XIXème siècle, nous sommes passés à 2,2 % dans les pays occidentaux, et personne ne prend réellement compte de ces changements. Sans parler du rapport à la douleur, aux femmes, à la sexualité. Face aux enjeux colossaux actuels et pour l'avenir de la planète, qui demandent des réponses très difficiles à trouver, la question est : qu'allons-nous faire du monde ? Tout le reste est sans importance. » Ni les politiques ni les institutions d'enseignement n'ont relevé le défi de l'enseignement, seul commencement de réponse, selon le philosophe.

---

<sup>1</sup> Réforme, n° 3302 du 8 janvier 2009, pp. 2-4.

Jean-Baptiste nous enseigne et nous renseigne. Son accoutrement d'abord, il est simplement vêtu : des poils de chameau avec une ceinture de cuir. Il se nourrissait d'aliments bio : des sauterelles et du miel sauvage. Mmmmm pour le miel, pour les sauterelles, c'est autre chose... On mange des crevettes ! Jean le Baptiseur, apôtre de la décroissance et du respect de l'environnement ? Il se considère non comme un personnage important qui pavane et pavoise, mais comme un simple instrument : une voix, qui plus est, crie dans le désert. Cet humble instrument est utile pour ramener les Juifs à Adonaï, selon le principe du *Show*, le retour à Dieu, que Jean appelait à matérialiser par l'acte du baptême. Baptême de repentance, de retour, de conversion à Dieu. Et il annonce un baptême différent, venant d'une Personne Supérieure, le baptême d'Esprit Saint. Je reviens quelques instants à cette guerre mondiale... Savez-vous que « la normalité des rapports humains est conflictuelle<sup>2</sup> » ? La promesse « L'homme quittera son père et sa mère, s'attachera à sa femme et les deux deviendront une seule chair » est tout à fait vraie et incontournable. Mais elle se situe dans l'idéal de Gn 2. Il y a eu Gn 3 et la suite. Et même si la promesse est toujours réelle et exacte quant à l'humanité, et pour sa pérennité, les conditions environnementales sont différentes. On est passé de l'innocence au non-sens : la rivalité et la mort. Que ce soit dans la vie de couple, comme dans la vie familiale, ou la vie sociétale, la règle de l'ambivalence humaine s'applique et se vérifie au quotidien : tensions, querelles, intérêts, égoïsme, domination, orgueil, violence verbale ou physique, etc. n'en finissent plus de faire de l'ombre à nos aspirations idéales. Ce qui signifie que la paix relève du miracle. Comme l'apôtre Paul l'a si bien décrit en Rm 7.18-21 : « Vouloir le bien est à ma portée, mais non pas l'accomplir, puisque le bien que je veux, je ne le fais pas et le mal que je ne veux pas, je le fais. Or, si ce que je ne veux pas, je le fais, ce n'est pas moi qui agis, mais le péché qui habite en moi. Moi qui veux faire le bien, je constate donc cette loi : c'est le mal qui est à ma portée. » En d'autres termes, dans cette connaissance du bien et du mal, nous sommes écartelés entre deux réalités qui s'affrontent et se télescopent : il y a en nous quelque chose qui aspire vers le « bas » et quelque chose qui tire vers le « haut ». L'homme est tiraillé entre deux réalités qui le font osciller entre l'amour et la haine, entre la guerre et la paix, il est bien capable du meilleur comme du pire. Il a donc besoin de naître à une autre dimension. Les Bouddhistes l'appellent la Voie du milieu. Jean le Baptiste annonce, lui, la venue du Saint Esprit, baptême dont l'auteur est Jésus-Christ lui-même. Dimension qui vient d'un Autre, pas de nous-mêmes. Car si tout est accompli par Jésus-Christ pour nous, et acquis par grâce, nous ne sommes pas encore entrés dans la totale dimension de cette réalité actuelle et future. Réalité du « déjà – pas encore » qui ne dépend pas de nous, mais que nous recevons dans la confiance, la foi comme récipiendaire de la grâce. Réalité qui ne dépend pas non plus de nos efforts, elle n'est ni le fruit de notre méditation ou de notre spiritualité, encore moins de notre abandon du monde, du détachement - ou lâcher prise - de la réalité terrestre. La prise de conscience de l'accueil et de l'amour de Dieu envers nous, nous engage à prendre nos responsabilités envers l'A(a)utre sur notre terre et dans le cadre de la bonté et de la compassion que nous indiquent les Ecritures (Sermon sur la Montagne, Rm 12.3-21 lu et commenté au CP commun Thionville-Yutz, jeudi dernier). Car notre terre, il l'a foulée au pieds, il y est venu, il y a vécu, il y a parlé, **enseigné**, agi, guéri, encouragé, repris, conduit, souffert comme nous et plus que nous, pour nous, pour nous relier à son Père. La grâce précède tout. Dans la Bible, malgré le bien triste et fort regrettable constat de notre ambivalence humaine, le point de départ de tout est : la grâce de Dieu. Dieu qui s'intéresse à notre terre, depuis Gn 1 jusqu'à Ap 22, depuis avant sa fondation et jusqu'à son devenir. Ainsi Jean prépare le chemin du Seigneur et le Seigneur prépare le chemin de tout un chacun. Paul définira ce nouveau baptême d'Esprit Saint au nom de Jésus : « C'est en sa mort que nous avons été baptisés, afin que, comme le Christ est ressuscité des morts, nous marchions en nouveauté de vie. » (Rm 6.3-4). Nouveauté de vie, prise de conscience, réajustement, prise en compte de changements, et de nouvelles orientations, d'un « autre chemin » (pour relater ce qui a été indiqué aux Mages et que dont nous avons parlé dimanche dernier). Ne laissons pas cette voix crier dans le désert en restant sans rien faire ! Pour vivre mieux sur notre terre et entre frères, laissons-nous baigner de Sa lumière. Pour vivre mieux notre terre, vaut mieux ne pas laisser faire. En lui, nous sommes fils de Dieu ; en lui, par lui, Il lui a plu, comme pour Son Fil, de nous choisir. Amen.

---

<sup>2</sup> Michel SERRES interviewé sur France Info, autour du 8 janvier 2009.